

L'ÉCRITURE, UN COLLAGE DES DIFFÉRENTES PARTIES DE SOI

Sabine Germanier,

artiste

Cet article a été écrit dans le cadre d'un stage au sein de la commission Publication de l'ARAET, avec pour but d'explorer des facettes d'un questionnement internes sous la forme d'une recherche. La démarche choisie, conjointement par Sabine Germanier et moi-même, a été celle de soumettre des mêmes questions lors d'une interview à plusieurs romanciers.

Comment se mettent en jeu les personnages intérieurs qui sont lovés dans l'inconscient lors de l'écriture d'une trame mettant en scène des personnages conscients, en apparence?

G.R.

J'avais déjà eu l'occasion d'écrire des nouvelles et un roman, mais ignorais si je me sentirais à l'aise dans une écriture moins imaginaire. Cette démarche m'a permis d'enrichir mon parcours littéraire tout en explorant un thème, qui me tenait à cœur.

De part mon expérience de l'écriture, j'avais beaucoup d'interrogations à ce sujet. Notamment, durant le processus de rédaction de mon roman, lorsque les mots coulaient de source, je me demandais, qui était aux commandes ? Le texte venait-il de mon imagination ou faisais-je simplement office de canal pour mon inconscient ou quelque chose de plus grand que moi ? Deux questions m'intriguaient donc particulièrement : D'où vient le texte et est-ce vraiment moi qui écris ?

Plus tard, lors de la relecture de mon texte, je fus surprise par sa richesse, car j'y décelai de multiples niveaux de lecture. Bien après, j'y découvrais également des prophéties déstabilisantes: mon roman m'annonçait, avant l'heure, des événements que j'allais rencontrer sur mon chemin. Je m'interrogeais donc sur le contenu en lui-même : Qu'est-ce qui m'appartient véritablement dans ce texte ? Puis-je le considérer comme un miroir, qui révèle toutes les facettes de moi-même ? Dois-je me fier à lui et l'utiliser comme guide pour mieux me connaître et découvrir des pistes pour le futur ?

J'eus envie de confronter mon expérience à celles d'autres écrivains pour vérifier mes hypothèses et élargir mon point de vue. Je jouai le jeu en répondant à mes propres interrogations, puis, lançai un appel aux éditeurs, dénichai deux écrivains intéressés par ce sujet et les rencontrai pour les interviewer. Ci-dessous, vous trouverez le résumé de ces rencontres.

Chaque question et ses réponses vous sont livrées telles quelles, dans un premier temps.

L'artiste propose une vision de l'invisible, qu'en pensez-vous ?

Sabine Germanier: Comme point de départ de mon premier roman, j'ai regroupé des anecdotes de

mon passé, que j'ai utilisées pour me servir de fil rouge. Mais, au fur et à mesure du processus d'écriture, j'avais l'impression que les personnages m'échappaient, comme s'ils prenaient véritablement vie et me guidaient. Parallèlement, une intrigue et des situations que je n'avais jamais vécues surgissaient, comme si le texte venait d'une autre source. Parfois, j'écrivais sans savoir où cela allait me mener ni où je voulais en venir, mais, si je lâchais prise, cela prenait sens au fur et à mesure de l'avancement du texte. Lorsque je me trouvais face au blocage de la page blanche, je me laissais aller, le matin, alors que je me trouvais encore entre la veille et le sommeil, à une sorte de rêve éveillé où les idées surgissaient facilement. Lorsque j'écrivais, il me semblait que j'atteignais ce même état de conscience, un autre monde où la réalité et le temps n'avaient plus prise.

Bertrand Schmid : De l'invisible je ne sais pas, mais de l'indicible oui. Dans mes textes, il existe un premier niveau de lecture avec l'intrigue de départ et un deuxième qui me transmet des clefs, des liens, des non-dits et des sentiments que je n'arrive pas à m'avouer ni à décrypter lorsque je suis encore immergé dans le processus de création. Par contre, si je laisse mes textes reposer plusieurs mois et les relis avec du recul, c'est le retour de manivelle ! Les manifestations inconscientes surgissent comme une lame de fond et me confrontent à ce que je ne voulais pas voir. Je croyais que la mer était calme, mais dessous, j'y découvre des remous.

Jan Rozmuski : Avant d'offrir sa vision, l'écrivain puise une partie de son information dans une source d'inspiration appelée l'Inconscient. L'auteur propose, non pas la réalité, mais un point de vue sur celle-ci, influencée par sa pensée, ses cinq sens, son inconscient et sa vision du monde extérieur. L'inconscient n'est pas l'invisible, c'est une source parmi tant d'autres avec laquelle nous pouvons dialoguer si nous sommes disposés à nous ouvrir à elle et la considérons comme une alliée. Nous avons la possibilité de travailler avec cette dimension bienveillante pour résoudre nos problèmes, par exemple, en demandant un rêve pour nous orienter. L'inconscient est une mine d'or colossale, un réceptacle de notre vécu.

Où puisez-vous votre inspiration ?

SG : Souvent, je m'inspire d'éléments de mon vécu (personnes, faits, contexte) que je réarrange, en les mélangeant, les amplifiant ou les modifiant pour me détacher du réel. Je pars de la question : « Qu'est-ce qui se serait passé si... ? » et laisse cette réalité parallèle se construire et se dérouler comme un film dans ma tête. Souvent, je suis surprise du résultat. Une sorte d'effet papillon se met en place et la variation que j'avais amenée au départ, me conduit beaucoup plus loin que je l'avais imaginé.

BS : Je la puise dans tout et rien, dans un détail, un fait quotidien insignifiant, une image, un rêve, qui s'impose à moi. Je m'inspire aussi des gens qui m'entourent à qui j'emprunte des traits de caractère. Parfois, je recherche, avec une certaine obsession, la manifestation physique de mes personnages dans la rue. Quelqu'un avec une qualité de regard, une morphologie, une posture particulière, qui correspond au caractère ou à l'attitude de mes protagonistes. Lorsque j'ai une idée, je la laisse tourner dans ma tête. Broder un récit, c'est quelque chose qui se tisse petit à petit, méticuleusement. Je travaille avec papier, crayon, ciseau. J'écris de manière frénétique, je découpe, fais des collages, puis réécris le tout à l'ordinateur. En tapant, je coupe les répétitions, reformule et élimine les tournures de phrases maladroitement. Lorsque j'écris, je n'ai pas forcément toute la trame, mais je sais où je vais et lorsque je fais fausse route, c'est au niveau du style, non de l'intrigue.

JR : L'inspiration n'existe pas, pour moi, il s'agit d'émotions et de pensées qui se mettent au service d'un projet. Je peux partir d'une atmosphère intérieure qui m'habite et que je cherche à retranscrire au mieux en utilisant la réalité extérieure et les ressources inconscientes. Je peux utiliser l'émotion de quelqu'un d'autre qui me touche, un rêve qui fait écho à quelque chose de profondément enfoui en moi ou une tragédie d'un instant, qui me met en mouvement, en écoute. Partir d'une émotion, c'est comme enfiler une paire de lunettes, cela modifie la vision et oriente le texte. Tout le travail



d'écriture est d'utiliser ces émotions tout en restant maître à bord et de tenir la barre entre les forces contraires, sans se laisser submerger. Ecrire, ce n'est pas amusant, c'est une souffrance, un combat, une quête. C'est épuisant.

A votre avis, y a-t-il une part de vous dans chaque personnage que vous créez ? L'écriture est-elle un miroir à facettes ?

SG : Si l'héroïne de mon roman, était mon portrait robot, je ne pensais pas que le personnage masculin m'en apprendrait autant, sinon davantage, sur moi-même. Au début, je ne m'identifiais pas à ce personnage. Même si je le trouvais intéressant dans son fonctionnement, il n'avait aucun rapport avec moi. Plus tard, je fus estomaquée lorsque je pris conscience que la culpabilité écrasante dont je l'avais affligé, était très présente dans ma vie. Depuis toujours, je l'avais refoulée dans les limbes de mon inconscient et voilà qu'elle réapparaissait dans mon texte, sous forme de clin d'oeil. Ironiquement, chaque personnage que j'avais créé, même s'il n'était pas basé sur mon vécu, me révélait une partie de moi-même.

BS : Oui et non, il peut y avoir des parts de moi chez un personnage, mais aussi des projections fantasmées de moi-même. Celui que j'aurais voulu être et qui aurait réagi différemment dans une situation donnée. Dans l'un de mes romans, j'ai mis en scène un couple en train de se séparer avec une femme possédant l'attitude que je rêvais d'avoir dans un couple. Découvrir en soi un trait de caractère de l'un de ses personnages, alors que l'on ne pensait pas se décrire, je ne le vis pas forcément bien. Mon écriture est sombre et mes protagonistes perturbés. S'identifier à eux c'est se confronter à mes parties sombres. C'est inquiétant.

JR : C'est un miroir déformant, l'écrivain se retrouve dans ses personnages et ses atmosphères. Il teinte ses écrits avec sa personnalité. Le texte devient un écho de ce qui se trouve en lui. Mais tous les traits et travers des personnages ne lui appartiennent pas. Si, comme Jung, nous considérons l'existence d'un inconscient collectif, l'écrivain devient simplement réceptacle et dépositaire d'émotions qui ne sont pas forcément siennes mais appartiennent à un héritage transgénérationnel.

Boris Vian a dit « L'histoire est vraie puisque je l'ai inventée d'un bout à l'autre » Que pensez-vous du fait de construire des fictions pour mieux appréhender ou sublimer le passé en créant une autre réalité ?

SG : Mon idée de départ était de me servir de mon vécu, notamment de la désillusion de mon premier amour, comme base d'écriture. Je plaçais l'héroïne, mon alter ego, dans une position plus ou moins similaire à la mienne mais décidais de changer le déroulement et le dénouement de l'histoire pour lui faire vivre quelque chose de plus intense et romanesque. Je ne savais pas que la création de cette réalité alternative, reflet de mes fantasmes inassouvis d'adolescente, me permettrait de vivre ce que j'avais voulu vivre à l'époque et de faire la paix avec le passé.

BS : Je crois que c'est le rôle de l'écriture et de l'art en général de sublimer le réel, dans le positif ou le négatif, pour mieux l'appréhender et se l'approprier. Pour moi, la réalité n'a aucun intérêt à être écrite en roman. L'histoire, pour être intéressante, doit être réinventée. En écrivant, nous construisons une réalité alternée semblable au négatif d'une photo. En suivant nos envies, nos fantasmes, nous amenons un autre angle et puisons dans notre inconscient. Lorsque je relis un texte, après l'avoir laissé reposer plusieurs mois, il laisse transparaître une émotion. Cet « autre moi » qui a écrit le texte, m'offre une perspective différente. En prendre conscience, cela m'aide à accepter la réalité, m'amène une certaine lucidité et me pousse à évoluer.

JR : Pour moi, la réalité est un point de vue et n'existe pas au sens où nous l'entendons d'habitude et la mémoire est une chose vivante aussi trompeuse que l'imagination. Sans le vouloir, nous réarran-

geons nos souvenirs, nous refaisons constamment notre passé. Parfois, une lecture, un film, une image fugace nous poignarde et nous créons un souvenir de toute pièce, qui va se mélanger à la trame de notre vie. La mémoire est subjective, reste à savoir au service de quoi nous la mettons. Si la mémoire, la réalité, l'imagination sont illusions, tout est sujet à être remis en question et cette absence de certitude nous permet de rester créatif, humble, curieux, vivant. Concernant l'individualité, elle est récente et propre à la société occidentale. Tout le monde est, désormais, habité par l'importance de sa propre vie. L'écrivain est narcissique mais il veut transmettre quelque chose d'autre, de plus primordial. Il doute de son identité, la cherche à travers ce qu'il perçoit, à besoin de la remplir de mots. Il y a quelque chose de l'ordre du manque. L'écriture soulage mais est aussi une dépendance.

En écrivant ou en relisant votre texte, vous laissez-vous surprendre par le contenu de vos écrits ?

SG : Il me semble qu'en prêtant attention à ses textes, on y découvre des éléments inédits. Par exemple, je n'arrive toujours pas à expliquer, comment, alors qu'à l'époque où j'ai écrit mon roman, je n'avais aucune intention de reconversion professionnelle, mon personnage principal masculin m'a devancé en décidant, de reprendre des études pour devenir art thérapeute !

BS : Un roman, c'est comme un caillou que l'on jette dans une marre, il faut du temps pour que les rides atteignent le rivage. Lorsque j'écris, je ne me rends pas forcément compte des différents niveaux de lectures. Cela vient après, à petites doses. Je relis mon texte et m'exclame : « Houlà, j'ai écrit ça !? ». Le regard de mes lecteurs m'aide aussi à découvrir des éléments, dont je n'avais pas conscience. Lorsque j'écris à la première personne, leurs visions sur le narrateur de l'histoire sont difficiles à accepter. La distance entre ce « je » et moi est dure à garder, même si je ne me mets pas en scène et que le personnage dévie beaucoup de mon caractère. Si, pendant le processus d'écriture, je ne me vois pas en lui, ni ne remarque les parallèles de nos situations, je sais que, par la suite, il y aura collision.

JR : Je me sens moins surpris par le contenu que par la forme. Parfois, je me réjouis d'une formule. Le contenu n'a, en soi, que peu d'intérêt car tous les sujets ont déjà été traités. Des millions de personnes ont représenté la mort, la différence est la manière avec laquelle chacune va l'aborder. C'est cela qui va rendre le projet artistique et singulier. Ecrire c'est aussi partir d'une impression et donner du sens à nos craintes et nos espérances. Dans notre tête, nous naviguons constamment entre passé, présent et futur. Nous pressentons les événements avant qu'ils n'arrivent, ils nous tourmentent, nous habitent, alors nous les mettons en mots.

Quelle place accordez-vous aux jeux de mots, apparaissent-ils de façon volontaire ou involontaire dans vos textes et quels sont, selon vous, leur origine ?

SG : Lorsque j'écrivais les divagations de mon personnage principal au prise avec son passé, des jeux de mots jaillissaient, tel des lapsus, et se plaçaient spontanément dans le texte. Je ne semblais avoir aucun contrôle sur eux et ils me surprenaient par leur justesse.

BS : En cours d'écriture, il arrive souvent, qu'un mot se substitue à un autre, de manière non intentionnelle. Je laisse ces lapsus dans le texte, si je sens qu'ils apportent quelque chose. Ces jeux de mots inconscients sont terribles, car ils révèlent beaucoup. Dans une de mes nouvelles, un monsieur a rendez-vous chez le vétérinaire avec son chat. La vétérinaire, interrompue par un coup de fil, lui demande le nom de l'animal au lieu du sien. Pour moi, le fait que l'animal devenait plus important que l'être humain, prenait beaucoup de sens dans ce récit. A la fin de mon premier roman, un lecteur m'a fait découvrir un homophone lourd de signification. Alors que je voulais écrire : « Je comprends qu'elle sera ma fin », j'ai noté : « Je comprend quelle sera ma fin. »

JR : Ils sont semblables au lapsus. Les jeux de mots sont une manière de mettre en relation deux éléments qui n'ont, à priori, rien à voir ensemble. C'est à travers eux que le conscient et l'inconscient se rencontrent. Selon les gens, l'inconscient peut être proche ou lointain, visuel ou auditif. Personnellement, je travaille plus avec des associations d'idées.

Avec le recul, il me semble que ces entretiens m'ont permis, non pas d'obtenir des confirmations ou des réponses toutes faites, mais de préciser mon questionnement, de formuler d'autres hypothèses et de provoquer de nouvelles interrogations.

Au départ, je m'interrogeais : « D'où vient le texte et est-ce vraiment moi qui écrit ? ». Mais, peut-être, la question est-elle plutôt de savoir quelle partie de moi est en train de s'exprimer, en ce moment, au bout de ma plume, s'agit-il de mon mental, mes émotions, mes perceptions, mon inconscient ou d'une partie de ma psyché ?

Par rapport à l'acte d'écrire, je me demande si ce n'est pas l'art de conserver un équilibre fragile entre lâcher prise et contrôle. Ce flot de mots qui surgit, soudain, devrais-je l'accepter tel quel et me laisser guider en vertu de la loi de l'attraction ou tenir fermement les commandes pour essayer de maintenir une direction ? Tout ce qui jaillit de cette source est-il bénéfique pour moi où est-ce une vague, qui pourrait me submerger, si je n'y prenais garde ?

Sur le fait de considérer le texte comme un miroir qui révèle ses différentes facettes. La difficulté est, suis-je prête à me remettre totalement en question et à tout accepter dans mon texte, comme faisant partie de mon vécu ou de ma personnalité ? Si c'est le cas, que reste-t-il véritablement de mon identité ? Peut-être, ai-je besoin de mettre à distance certains éléments et les projeter ailleurs pour me rassurer et ne pas me sentir débordée par ce « je suis le tout » angoissant ?

Toujours par rapport au fait de savoir ce qui m'appartient ou non dans un texte, il me semble que cette interrogation reste également valable pour le texte d'un autre, dans lequel nous retrouvons des liens et projetons des éléments de notre propre histoire. Je me rappelle, lors d'un stage d'écriture en groupe avec M. Bernard Cadoux, avoir été ébranlée par le contenu du texte de ma voisine, écrit à la troisième personne, qui s'il n'avait aucun rapport avec moi, me renvoyait fortement à mon vécu. Ce texte décrivait une petite fille habillée en rouge, qui évoluait avec aisance au milieu des montagnes et des vagues déchaînées. En écoutant, j'eus un flash-back, une image de moi, enfant, déguisée en chaperon rouge m'apparut, les montagnes et les vagues déchaînées, quant à elles, me ramenaient à mon hypersensibilité et aux obstacles que j'étais en train de surmonter.

Concernant l'aspect thérapeutique de l'écriture, je l'avais expérimenté et concluais que le fait d'écrire permettait de dire, vivre autre chose, explorer un autre angle et faire la paix avec le passé. Mais je découvris que la confrontation au texte, lorsqu'on y rencontre son ombre, pouvait également devenir une souffrance. Par rapport à cela, je me demande, puis-je me mettre au service d'une cause ou d'un sentiment et choisir ce qui s'exprime à travers moi ? A quel point je fais le choix conscient de sublimer le réel dans le positif ou le négatif et à quel point je me laisse influencer par mon atmosphère intérieure ?

Par rapport à ces émotions, à quel point puis-je les diriger et à quel point m'appartiennent-elles ? Proviennent-elles de l'intérieur de moi ou sont-elles un flot qui me traverse ?

Je m'étonnais des différents niveaux de lecture de mon texte et étais tentée de l'utiliser comme guide, mais je me rends compte, à présent, de la difficulté de l'exercice. Parviendrais-je à avoir suffisamment de recul, que ce soit temporel ou sur moi-même, pour conserver un regard neutre et ne pas me laisser influencer par mes émotions du moment ? Devrais-je lire mon texte en le prenant pour celui de quelqu'un d'autre pour favoriser cette mise à distance ? A présent, le texte me paraît dense, au point que je pourrais m'exprimer une vie entière sur celui-ci et, à chaque fois, découvrir quelque chose de différent, selon mon évolution.

Un dernier point qui me paraît intéressant, c'est ce parallèle dont j'ai pris conscience, entre écriture et collage. Lorsque je fais un collage, je sélectionne dans des revues des images qui me parlent pour les agencer autrement et former une nouvelle représentation. Lorsque j'écris, il me semble que j'agis de façon similaire en partant de différents éléments de moi et de mon environnement qui m'interpellent pour les réorganiser et les attribuer à l'intrigue, aux lieux et aux différents personnages. L'écriture pourrait être envisagée comme un collage des différentes parties de moi.

« Géographie intérieure », collage, 29,7x42cm, 2013.

Après avoir tenté de leur imposer ma volonté sans succès, je me suis mise à l'écoute des différentes parties de moi, en dialoguant avec elles pour découvrir où chacune préférerait être placées dans le collage.

Je ne pensais pas que cet article provoquerait une telle ribambelle de questions. Finalement, que ce soit dans l'imaginaire ou le rationnel, l'écriture m'amène toujours beaucoup plus loin que je l'avais prévu.

Peut-être que les réponses ne viendront pas en choisissant entre deux possibilités, mais en créant un mariage des deux, une sorte d'équilibre entre contrôle et lâcher prise, puissance et impuissance, émotions, mental et perceptions et entre le soi et le tout.

Peut-être, l'important n'est même pas de trouver des réponses, mais de continuer à s'interroger et à se remettre en... question ?

Bibliographie

Tomasella, S. (2011). *L'inconscient : Qui suis-je sur l'autre scène ?* Paris : Eyrolles.

Dorra, M. (2005). *Quelle petite phrase bouleversante au coeur d'un être ? : Proust, Freud, Spinoza*, Paris : Gallimard.

Jung, C. G. (2002) *L'homme et ses symboles*, Paris : Robert Laffont.

Zbinden, B (1983) *A mon tour, à ton tour, le jeu de quelques jeunes d'un vieux sage et de la mort*, Lausanne : Travail de mémoire pour l'EESP.